

Didier Castanet

Des-corps contemporains *

Lorsque, il y a maintenant un peu plus d'un an, Anita Izcovich m'a proposé d'intervenir dans ce séminaire et que je lui ai proposé mon titre, les journées de São Paulo n'avaient pas encore eu lieu, et donc le thème des prochaines rencontres internationales de Rome n'avait pas encore été choisi, « Le mystère du corps parlant ». Le thème se retrouve ce soir, celui du corps, sachant que le corps parlant dont parle Lacan en 1973 est sa définition de l'inconscient à ce moment-là.

Je reviens alors au corps, je dirai au corps pulsionnel. Pour nous psychanalystes, c'est une question très large. J'ai choisi ce soir de traiter de cette question sous un angle restreint, particulier, celui du corps de/dans notre époque.

Après vous avoir présenté le thème de mon travail, dans une première partie je donnerai quelques points de repère sur la question du corps dans l'enseignement de Lacan. Au début de ma seconde partie, je préciserai la thèse qui oriente mon travail de ce soir, pour ensuite l'illustrer. Je conclurai en deux points :

- par un retour sur le corps contemporain ;
- par quelques considérations sur les incidences cliniques du corps dans la clinique analytique.

Dans une certaine mesure, on peut dire que le corps est devenu le centre de l'identité contemporaine. Comment ? On voit comment les phénomènes de corps se multiplient : les troubles des conduites alimentaires, l'anorexie et la boulimie, les tatouages, les *piercings*, le *body art*, les implants mais aussi le transexualisme, les opérations de chirurgie esthétique, et toute la dictature de l'esthétique qui va avec.

* Intervention au séminaire du Champ lacanien, Paris, 11 juin 2009.

Il est tout ce qui nous reste pour donner un sens à notre existence. Les grandes transcendances politiques et religieuses, auxquelles ce rôle était dévolu, se sont écroulées depuis la seconde partie du xx^e siècle. Les identités individuelles se structuraient beaucoup par la projection vers ces avenir meilleurs dessinés par la politique ou la religion. Elles sont renvoyées aujourd'hui à la jouissance de l'ici et maintenant, c'est-à-dire à un puissant investissement matérialiste dans les biens de consommation et en particulier dans le corps comme le « plus bel objet de consommation », selon l'expression de Jean Baudrillard. Dans ce contexte, le corps apparaît comme ce à partir de quoi le sujet va pouvoir se construire un destin.

L'existence humaine est corporelle, et les manifestations du corps sont l'indice d'un rapport des mots avec le corps. Loin d'être marginale dans le champ des sciences humaines, la question de la relation du corps et de l'esprit est ancienne et se traduit chez les philosophes par le débat relatif à l'unité ou au dualisme de l'être humain et, chez les médecins, dans les écrits se rapportant à la causalité humorale des maladies organiques. Je ne m'attarderai pas sur ce point.

Pour nous psychanalystes, je reviendrai à la source. C'est le décryptage et le déchiffrement des symptômes hystériques, le caractère traumatique de la sexualité qui ont conduit Freud à poser l'inconscient. Certes, ce qui est de l'ordre de l'inconscient n'est pas de l'ordre du corps, pourtant il semble que l'inconscient n'est pas sans rapport au corps.

En d'autres termes, la découverte freudienne de l'inconscient et en particulier les travaux sur les symptômes de conversion ont subverti le binaire psyché-soma en récusant le dualisme permettant de comprendre le « bond du psychisme à l'innervation somatique ¹ ». Le langage réalise et irrealise le corps et l'exile de l'animalité régie par l'instinct.

Rebelles au savoir médical qui croit s'assurer du corps alors qu'il ne s'occupe que de l'organisme, les hystériques, grâce à l'écoute de Freud, se sont avérées de remarquables théoriciennes du corps, en tant qu'il dérive du langage qui clive sa jouissance.

1. S. Freud, « Remarques sur un cas de névrose obsessionnelle (L'homme aux rats) », dans *Cinq psychanalyse*, Paris, PUF, 1994.

D'emblée, Freud constate l'éclosion du symptôme hystérique par symbolisation. Il qualifie de « corps étranger » l'ensemble des souvenirs pathogènes et de « défense » la position d'aversion du sujet par rapport au sexuel traumatique. Ainsi que Lacan le démontre, ce que signifie la défense hystérique n'est rien d'autre qu'un fait de structure : le corps découpé par le langage est affecté d'un manque que vient symboliser ce signifiant imaginaire qu'est le phallus, à ne pas confondre avec l'organe qu'il escamote. L'importance donnée par Lacan au langage vise à dégager ce qui justement du corps reste irréductible au signifiant.

Si on s'en tient au nombre de références dans l'enseignement de Lacan sur le corps, on pourrait penser que celui-ci occupe une place importante. Remarquons tout de même qu'il n'a pas fait une théorie du corps mais qu'il lie celui-ci aux concepts qu'il développe.

Je vais donner quelques repères dans l'enseignement de Lacan à propos de son approche du corps. Très schématiquement, on peut retenir quatre périodes, qui sont celles des différents moments de l'enseignement de Lacan.

La première période est celle de la fonction imaginaire dans la constitution du corps. C'est le stade du miroir. L'imaginaire a une fonction déterminante dans la constitution, l'appréciation du corps. La perception de l'image dans le miroir permet l'appropriation d'une image du corps totale, unifiée. L'image vient donner le sentiment d'unité du corps. Lacan nous dira que le stade du miroir est une « sorte de carrefour structural » mais aussi une grille de lecture efficace pour de nombreux phénomènes cliniques.

Le stade du miroir inaugure le moi et ses fonctions. Le moi est une construction qui n'existe pas d'emblée. C'est dans la relation imaginaire à l'autre que le moi peut se former.

Lacan utilisera le schéma optique qui permet d'appréhender les rapports de l'imaginaire et du symbolique. Il permet d'illustrer la formation du moi à partir de la métaphore du vase aux fleurs qui illustre les fonctions de contenant et de contenu. Dans ce schéma, Lacan a ajouté le miroir plan qui représente l'Autre, lieu de la parole et lieu où va se présenter le sujet. En effet, c'est sous la dépendance de l'Autre que se repère le moment fondamental de ce stade du miroir. Le « plus pur moment » dans la relation spéculaire va se saisir alors.

L'autre est ici le témoin de cette reconnaissance de l'image mais aussi le repère essentiel à partir duquel l'enfant se regarde. Le sujet attend de ce témoin une reconnaissance symbolique. Nous pouvons donc en déduire que l'image du corps dépend de la façon dont le sujet se situe dans le champ symbolique (l'imaginaire est sous la dépendance du symbolique). Ce schéma optique permet de situer « un premier narcissisme », nous dit Lacan, qui correspond à l'image réelle, soit ce qui donne forme au corps.

Les principaux textes de Lacan qui parlent du corps à cette époque sont « Les complexes familiaux » (1938), « Propos sur la causalité psychique » (1946) et « Quelques réflexions sur l'ego » (1951).

La deuxième période est celle du corps du signifiant. C'est l'ordre symbolique et le champ du signifiant. Le corps ne se réduit pas à l'organisme. L'organisme, c'est la chair douée de vie : le corps est propre à chacun et dépend de la façon dont le sujet habille l'organisme d'un tissu de représentations. Le corps n'est pas une donnée primaire mais suppose l'incorporation signifiante. C'est l'incorporation de la structure signifiante qui transforme l'organisme en corps.

Le symbolique est un corps dans le sens où il s'agit d'un système de relations internes. Le sujet s'approprie le corps à partir des échanges avec l'Autre – le corps du symbolique – qui lui signifie ce qu'il est comme humain. C'est aussi le temps où le sujet a à trouver une fonction pour ses organes, une fonction signifiante. C'est ce qui fait dire à Lacan, contredisant Freud sur ce point, que le destin, c'est le discours, le signifiant. Lacan met l'accent sur le fait qu'être homme ou femme ne dépend pas de l'anatomie, même si l'organisme a un rôle à jouer, mais dépend de la façon dont le sujet s'inscrit dans la fonction phallique, côté homme ou côté femme.

Cela nous conduit directement à envisager les conséquences de la métaphore paternelle, soit la séparation, le manque à être et la pacification. L'Œdipe est le point qui organise l'immersion du sujet dans le symbolique et qui ordonne l'imaginaire et le réel. La métaphore paternelle par l'opération castration introduit au manque, substitue à la jouissance pleine du corps l'ordre des pulsions et inaugure le mouvement du désir. Il s'agit d'une opération pacifiante pour le sujet, dont l'échec montre ses effets nocifs dans l'intrusion de la jouissance dans le corps à l'œuvre dans la psychose.

Ainsi, avec l'aliénation, le sujet s'inscrit dans l'Autre dont il se soustrait par l'opération de la séparation. La métaphore paternelle est au principe de cette séparation. C'est ce qui constitue une mise en jeu des éléments de la structure.

Dans le terme de « métaphore » est contenu ce qui se produit dans le processus, à savoir une substitution signifiante. Un signifiant vient à la place d'un autre. Dans le séminaire *Les Formations de l'inconscient* (1957-1958), Lacan précise que le père est un signifiant substitué à un autre signifiant et que c'est dans cette opération qu'intervient le père dans le complexe d'Œdipe. C'est au signifiant du désir de la mère que se substitue le signifiant du Nom-du-Père. L'intervention du père et son effet de castration constituent donc une réponse pacifiante. Elle met de l'ordre dans le monde, par exemple l'identité sexuée. Elle définit les places.

Si la condition de l'humain est d'être en proie au langage, la perte de jouissance qu'elle implique doit être maintenue pour assurer en quelque sorte son humanité. Le fantasme est ce qui permet, pour une part, de maintenir cette jouissance exclue à distance du sujet. Apparaît ainsi l'importance du fantasme en tant qu'il fait barrière à la jouissance. Le fantasme permet pour une part au sujet de récupérer des bribes de jouissance, ainsi que Freud le développe dans son analyse du fantasme « On bat un enfant ».

Dans cette période, on peut retenir ces textes de Lacan : *Les Écrits techniques* (1953-1954), *La Relation d'objet* (1956-1957) et enfin *L'Angoisse* (1962-1963).

La troisième période que je retiendrai concernera celle de la définition du réel et d'un concept fondamental qui est la pulsion. Les textes de référence pour cette période seront le séminaire *Problèmes cruciaux pour la psychanalyse* (1964-1965), le séminaire *La Logique du fantasme* et notamment les leçons des mois de mai et de juin 1967, le texte « Radiophonie », le séminaire ... *Ou pire* et le séminaire *Encore*.

Je corrèlerai à cela, à cette troisième période, la jouissance et le corps, et le corps comme lieu de la jouissance, pour la quatrième période. Autrement dit, avec cette partie, j'entre dans le vif du sujet.

Un autre aspect du corps se présente pour Lacan avec le sexuel et la jouissance. Le rapprochement des corps passe par le réel de la pulsion et par le fantasme.

Ce qui caractérise le corps, c'est sa jouissance : « Un corps jouit de lui-même ; il en jouit bien ou mal, mais il est celui que cette jouissance introduit dans une dialectique où il faut incontestablement d'autres termes pour que cela tienne debout, à savoir rien de moins que ce nœud ². »

C'est avec le nouage des trois catégories que sont le réel, le symbolique et l'imaginaire que Lacan va reprendre la question du corps à partir des nœuds borroméens et à partir de la structure torique. La question que l'on doit se poser, c'est de savoir comment cette forme s'organise autour d'une structure de trou, c'est-à-dire torique. En effet, nous nous construisons en tant que corps à partir de deux trous : celui avec lequel nous mangeons et celui avec lequel nous déféquons – autour d'un tube donc, le tube digestif.

Il me semble qu'il est difficile de savoir ce qui se passe au niveau de la jouissance si on ne prend pas en compte cette structure de trou. Et cela implique la question de l'identification. L'identification primordiale est liée à une incorporation. Et cette incorporation, Lacan nous dit qu'il faut la penser avec la structure torique. Cette opération de retournement produit une identification. Chez l'hystérique, cette incorporation primordiale est celle de l'amour du père.

Pour considérer le rapport du sujet à son corps, il faut introduire là le rapport de jouissance qu'il y a entre le signifiant et la jouissance. Ce sont les considérations dans l'enseignement de Lacan à partir des années 1972, 1973 et 1974. Tous ces développements sont le corollaire de l'introduction chez Lacan du « parlêtre » à côté du sujet, du sujet du signifiant. Le « parlêtre » étant ce sujet en proie aux manifestations de jouissance qui relève du langage – c'est l'être comme jouissance ou l'être de jouissance.

Parallèlement à cela, le corps comme lieu de jouissance signifie que ce corps est le lieu de l'Autre symbolique et qu'il conditionne la jouissance. Entre le corps du signifiant et le corps vivant, il y a une flèche qui part dans les deux sens. Autrement dit, il n'y a pas l'un sans l'autre.

Lacan ne va plus disjoindre le signifiant de la jouissance mais au contraire affirmer que le signifiant est cause de jouissance. Cela

2. J. Lacan, *Les non-dupes errent*, séminaire inédit, séance du 12 mars 1974.

nous renvoie directement au *Séminaire XX* où il soutient que la jouissance est véhiculée par la chaîne signifiante.

Si les affects sont initialement conçus par Lacan comme l'effet du signifiant sur le corps, plus tard dans son enseignement il les caractérisera conformément à sa dernière définition du symptôme comme les traces laissées sur le corps du parlêtre par l'événement traumatique (troumatique) du trou du non-rapport sexuel. Ainsi, ce traumatisme que lalangue véhicule implique un effet : la corporéisation du signifiant comme affect, c'est-à-dire comme jouissance – ce sont les effets de jouissance du signifiant sur le corps.

Je précise tout cela. Dans cette dernière partie de l'enseignement de Lacan, la jouissance des corps vivants est directement connectée au langage ; ce corps-là parle parce qu'il « se jouit » d'un « rapport au réel », nous dit Lacan dans « La troisième », et que lalangue a pour fonction justement de civiliser.

Si dans le langage la proposition constitue un sens global qui efface quelque peu le sens des mots, dans lalangue au contraire, par l'ambiguïté de chaque mot, le sens « ruisselle » et « les mots sont ployables à tous les sens », comme nous le dit Lacan dans le séminaire *Les non-dupes errent*. Tout est donc possible par les mots et, entre autres, cette animation des corps. À cet égard, le signifiant est cause de la jouissance des corps.

Ainsi, le corps est « support du discours ³ » et ce que cette lalangue « sémiotise », dit Lacan, c'est la confusion des sentiments dans le corps lui-même. Par lalangue « le corps est animé dans le sens d'un trifouillement, d'un chatouillis, d'un grattage, d'une fureur ⁴ ». Ainsi lalangue est-elle élément de la jouissance phallique. Elle « est à la jouissance phallique comme les branches à l'arbre » et c'est par là « qu'elle étend ses racines dans le corps ⁵ ».

« Laissons le symptôme à ce qu'il est : un événement de corps », nous dit Lacan dans sa conférence « Joyce le symptôme ». Je comprends cet événement de corps comme un mode de jouissance. Si on revient à la racine latine, l'événement indique la contingence, le

3. J. Lacan, *...Ou pire*, séminaire inédit, leçon du 10 mai 1972.

4. J. Lacan, *Les non-dupes errent*, op. cit., séance du 11 juin 1974.

5. *Ibid.*

fortuit, au contraire du nécessaire. Le symptôme comme événement de corps serait alors de pure contingence.

Si on revient sur ce point à Freud dans sa conférence « L'angoisse et la vie pulsionnelle ⁶ », on trouve bien sûr cette définition de l'angoisse « le seul affect qui ne trompe pas » comme « le précipité d'un certain événement important, incorporé par l'hérédité [...] ayant laissé une telle trace d'affect ». On peut alors dire que le symptôme comme événement de corps s'appréhende par l'affect qui signe de manière permanente la survenue d'un événement traumatique. Et nous savons que, pour Lacan, l'événement traumatique, c'est la rencontre initiale de la langue avec le corps.

On a donc deux aspects : d'une part, il s'agit d'un événement fondateur, en lien avec le non-rapport sexuel, qui lui est de structure, qui fait trace pour chacun et installe un mode de jouir singulier, un mode de satisfaction, dans le champ même de la pulsion, et découpe un objet *a*. Sur l'autre versant, on a cette rencontre contingente, mettant en jeu l'excédent, qui fera événement dans le corps comme ce qui fait que les choses ne « tournent plus rond ».

On peut raccrocher à ce point la façon dont Lacan a situé dans « Télévision » la clinique analytique à partir de la demande de celui qui « souffre de son corps ou de sa pensée ». Poser comme point de départ la souffrance, c'est faire un repérage à partir du corps. La rencontre fortuite qu'est le symptôme indique un point de réel, un en trop, qui vient causer cette souffrance.

« Le mystère du corps parlant » implique le parlêtre, soit l'inconscient comme articulation des signifiants qui véhiculent la jouissance, et ces signifiants dessinent le lieu où cette jouissance s'éprouve, c'est-à-dire le corps.

Pour cette période, je retiendrai comme textes, entre autres bien sûr : « Télévision » (1973), le séminaire *Les non-dupes errent*, le séminaire *R.S.I* avec la leçon du mois de décembre (1974), les conférences dans les universités nord-américaines (1975), le texte « La troisième » et le séminaire *Le Sinthome*.

6. S. Freud, « XXXII^e conférence », dans *Nouvelles conférences d'introduction à la psychanalyse*, Paris, Gallimard, 1984.

Bien sûr, il y a les effets du discours de la science sur le corps que nous n'ignorons pas. L'abord psychanalytique du corps n'est pas celui de la médecine. Ce sont deux discours différents.

Des « problèmes » nouveaux sont posés pour la première fois depuis des millénaires, problèmes liés au développement de la technoscience : par exemple, les questions sur la maintenance de la vie hors de ses coordonnées naturelles, sur la possibilité de choisir son sexe anatomique, sur l'éventualité de re-dupliquer des clones, sur l'établissement de la paternité grâce à la génétique avec une certitude jusqu'ici impensable et cela *post mortem* même...

De par son fonctionnement propre et de par la place prépondérante qu'elle a prise dans nos sociétés, la science contemporaine a induit la disparition de la distance entre les mots et les choses en même temps qu'elle promet à son insu le registre de l'immédiat.

À partir du moment où le modèle scientifique modélise le lien social, à la place de l'irréductible inadéquation, de l'inéluctable rencontre avec le manque, de la confrontation à la catégorie de l'impossible, le sujet contemporain se trouve invité à pouvoir lever ces vices de structure.

On peut ajouter à cela que, traditionnellement, le sujet était confronté à la Loi et c'est par rapport à celle-ci que nous pouvions définir la névrose banale : confrontation au père trop puissant chez l'obsessionnel, impuissant pour l'hystérique. À présent, le problème du sujet semble s'être déplacé : il ne sait plus comment se situer. Il en appelle à l'autorité du père, mais en même temps, fort du discrédit jeté sur l'exercice de cette certitude incertaine, il ne peut plus y consentir. Le sujet contemporain, fort de ce que la science lui permet de refaire son corps, se sent donc sans cesse autorisé à choisir là où jadis le corps lui imposait sa limite.

Je précise maintenant la thèse qui oriente mon travail de ce soir : notre époque met en évidence une séparation, une disjonction entre les mots et le corps, séparation consécutive à l'inconsistance de l'Autre où les mots n'arrivent plus à répondre aux excès de la jouissance des corps, alors que, pour la psychanalyse, c'est par le rapport existant entre les mots et le corps, soit le rapport de jouissance avec le symptôme, qu'on peut saisir ce qu'il y a de dérangeant, d'en trop, dans la jouissance. Les mots semblent de peu de recours pour

manifester les excès du corps. Ce corps est abandonné à des manifestations anomiques.

Dans le champ des sciences humaines, le terme « anomie » (du grec *a* privatif et *nomos*, « loi ») se trouve principalement utilisé en sociologie. En effet, cette notion descriptive caractérise diverses situations de désorganisation sociale liées à l'affaiblissement des règles et des valeurs.

Ces manifestations anomiques du corps sont l'expression d'une jouissance métonymique, en produisant soit un corps « hors d'usage », un corps déchet, soit un corps dégradé, en tout cas un corps coupé de l'échange, de la pensée. Ces manifestations anomiques interrogent sur ce qu'elles mettent en scène autant que sur ce qu'elles court-circuitent.

On peut ajouter que ces manifestations doivent être reconnues, dans leur singularité, comme une tentative de réaménagement de l'espace psychique face à une carence symbolique. Il me semble qu'elles ne cherchent pas à se passer de l'Autre mais peuvent lui emboîter le pas, se lovant dans les signifiants qui nommeraient leurs exploits.

Quelques exemples. Cet excès de jouissance, on le trouve (statistiquement) dans l'obésité croissante des corps constatée dans les pays riches. Serait-ce une enflure narcissique ? L'anorexie et la boulimie sont largement dépassées par ce qui est maintenant appelé les troubles alimentaires, dans leurs excès en plus ou en moins. On peut trouver d'autres exemples dans les autres systèmes pulsionnels : du côté du voir, jusqu'à son paroxysme en se demandant tout simplement de combien de chaînes de télévision nous disposons. Du côté de l'anal, c'est l'oscillation entre la propension de nos sociétés à produire des déchets et de l'autre côté une exigence de propreté sans cesse croissante.

Si les mots et les corps empruntent des chemins différents, une chose tout de même les réunit, c'est le narcissisme forcené imposé dans notre monde. C'est un narcissisme que je qualifierai de multi-forme qui obéit au discours (scientifique) ambiant, donc à un savoir toujours nouveau, un savoir qui imposerait un pouvoir sur le corps. La science saurait ce qui est toujours mieux pour ce corps, toujours aussi embarrassant. Et un des effets est l'individualisation que nous constatons autour de nous.

Au sens propre et au sens figuré nous assistons à un spectacle curieux, à la façon dont sont utilisés les corps pour le spectacle : celui des défilés des top models souffrant pathétiquement d'anorexie ou, d'un autre côté, celui des corps des sportifs, aiguisés, affûtés comme ils disent par les méthodes scientifiques les plus performantes pour être toujours plus compétitifs. Dans les deux cas, il s'agit d'une exhibition du corps témoignant de l'au-delà du principe de plaisir, sans que la souffrance n'apparaisse, car elle ne doit pas apparaître, tellement qu'autant pour l'un comme pour l'autre elle est la réalité de sa discipline.

Cette mise en scène des corps et de la jouissance attenante vise à créer une norme reposant sur les formes de représentation de l'excès de jouissance (avec la redondance qu'il y a dans cette expression car on se souvient qu'une des premières définitions de la jouissance par Lacan était l'excès).

Parmi les modifications corporelles les plus courantes et les mieux acceptées, le tatouage et le *piercing* sont les plus connus.

Au-delà du système capitaliste qui produit des biens de consommation immédiats et périssables, le corps des sujets est assimilé à une image. Ce corps doit être maîtrisé car il est à la fois partenaire de jouissance et ennemi qu'il faut figer. La chirurgie esthétique propose des solutions *incisives* pour servir cette fin. Plus récemment, des procédés moins contraignants ont fait leur apparition. Par exemple, la toxine botulique, détournée pour combler temporairement les rides en figeant le muscle.

Le tatouage *encre* un moment indélébile de la vie du sujet. Ce dernier touche à son corps aux trois niveaux : au niveau du réel, c'est la jouissance de l'acte ; au niveau imaginaire, c'est l'image du fantasme associé au tatouage ; et au niveau symbolique, c'est son rapport à l'Autre. Toujours dans un rapport de manque irréductible.

Cette pratique ne peut se réduire à une explication univoque, le tatouage prend une valeur singulière à chaque fois qu'une personne met en acte cette possession de soi. On peut parler d'un bricolage identitaire car ce « jeu » avec le corps se fait en fonction des sujets et du sens qu'ils donnent non plus au tatouage uniquement mais aussi au corps qui le supporte.

Tout comme le tatouage, le *piercing* a une histoire. Je ne m'y attarderai pas. En tout cas, c'est une pratique qui consiste à perforer différentes parties du corps pour y introduire un bijou ou un ornement. Contrairement à l'histoire, beaucoup de ceux qui se font tatouer ou « piercer » de nos jours ignorent la symbolique du motif ou la signification de l'acte. Autrefois, la souffrance était rejetée mais nécessaire. De nos jours, c'est une quête, un enjeu dans le tatouage et le *piercing*.

Je pense d'ailleurs qu'il faudrait davantage parler de douleur que de souffrance. Les personnes tatouées évoquent plus la douleur que la souffrance. Celle-ci est fréquente dans la psychose, le sujet est face à l'angoisse d'anéantissement. L'autre est trop présent, pour s'en couper, le sujet ouvre sa chair. C'est peut-être la différence qui existe entre le tatouage et la scarification : le tatouage, de par son procédé, est une ouverture doublée d'une fermeture, alors que la scarification n'est qu'une ouverture. Le sujet est face à l'éprouvé du corps.

L'histoire même des modifications corporelles témoigne d'une inversion. Celles que l'on nomme extrêmes en sont un témoin encore plus flagrant. La douleur est maximale et le résultat généralement médiocre de par la difficulté à exécuter le sujet et à obtenir des cicatrices propres. Pourrait-on dire que ce qui est important et recherché, c'est de mettre le corps en danger dans la recherche de ses limites, pour le regarder, l'observer saigner, suinter...

Et alors que dire des spécialistes et adeptes des séances de suspension, où prime le fait d'être retenu par sa propre peau ? Est-ce que ce qui est recherché là c'est la propre résistance de sa peau ?

Ne pourrait-on pas rapprocher les modifications corporelles d'une carence de la dimension subjective ? En effet, la dette symbolique à l'égard de l'Autre n'aurait plus cours. Le sujet se garantirait lui-même, c'est-à-dire que le sujet n'inscrirait plus sa singularité dans cette dette, il n'inscrirait plus la lettre dans le corps. Inscrire sur la peau sa marque deviendrait une tentative de restaurer une attache de soi avec les mots de l'Autre. Le sujet y ferait œuvre d'une détermination singulière. Il chercherait une fois encore à faire la démonstration de sa supposée maîtrise et indépendance vis-à-vis de l'Autre.

Alors le tatouage viendrait fournir un renseignement identitaire sur le sujet en devenant sa marque de fabrique.

Passage à l'acte (donc coupé de l'Autre) ? *Acting out* (montée sur scène sans qu'il la sache de la subjectivité du sujet, donc à interpréter par l'Autre) ? Ou encore solution pour le sujet, solution du sujet pour gérer son rapport à l'Autre toujours imparfait ? Dans le *Séminaire XI*, aux pages 182-183, Lacan parle du tatouage comme fonction de repère identificatoire comme l'est le trait unaire. Évidemment nous devons réserver quelques mots à la dimension du regard dans le tatouage. Le tatouage appelle le regard, bien sûr. Mais il appelle le regard à partir d'une marque sur le corps, d'une incarnation qui peut diviser l'Autre. Quelle place cela peut-il prendre pour cet Autre ?

Est-ce que cela, cette marque, cet objet peut susciter chez l'autre une jouissance dont il serait dépourvu ? Ou encore est-ce que le tatouage serait posé comme ce qui irait combler l'Autre ? Par identification, le sujet porteur du tatouage se ferait objet de la jouissance de l'Autre. Ce tatouage apporte un supplément de corps. Cette part qui est cause du désir est considérée comme un bout de réel, un déchet du corps.

Ce rapport à l'Autre par le regard est aussi valable pour les *piercings* ou encore les suspensions qui suscitent, qui ne peuvent se faire qu'avec « monstration ».

J'ai essayé ce soir de montrer comment le corps de notre époque est une surface où viennent s'inscrire (et pas uniquement au sens de l'écriture) les marques de notre époque consumériste.

J'ai pris l'exemple du corps des athlètes de haut niveau, phallicisation incarnée, corps sans graisse, *light* comme on dit maintenant, et l'envers de cela, c'est le corps obèse, enflé par cette mauvaise graisse. Les tatouages comme les *piercings* ont été détournés de leur signification première pour utiliser la peau dans une mise à l'épreuve par la douleur.

Faire des enfants est possible maintenant de plus en plus tard par rapport à l'âge et de façon programmée.

Du « discours de la science » aux effets de la science, le corps est soumis à des injonctions de jouissance dont nous constatons qu'il peut difficilement se démarquer. Y aura-t-il un jour un moyen de remplacer la rencontre des corps parlants pour se reproduire ? Je ne

sais pas si la science-fiction nous rattrape – en tout cas elle nous tient au corps.

Je conclurai par quelques considérations sur les incidences du corps dans la clinique analytique.

La prise en compte du corps ne relève pas obligatoirement des diverses gymnastiques qui visent à le faire taire, englobant le sujet et sa parole dans cette mise au pas.

La psychanalyse est aussi une technique du corps et ceci se démontre à partir de l'illusion d'unité du sujet liée à l'existence de ce qu'il appelle le corps. La condition expresse pour que la psychanalyse ait statut de technique du corps est de considérer que le langage décerne son corps au sujet, opérant la séparation entre corps et organisme. Il n'y a pas de corps sans le signifiant, il n'y a de corps que par le symbolique. Le sujet a un corps de le dire.

Le sujet est représenté par un signifiant pour un autre signifiant, le corps est l'effet de la morsure du symbolique sur le réel. Cette opération entraîne un vidage de la jouissance, qui ne va pas sans reste : ce reste, nous l'appelons objet *a*, la cause du désir. Les démêlés du sujet avec cet objet *a*, qu'il loge dans l'Autre, seront l'occasion d'une clinique qui implique les phénomènes corporels, à distinguer selon la structure de névrose, psychose ou perversion.

Tout ce qui est vivant n'a pas pour autant de corps, il se produit un passage du vivant au corps par l'entrée du signifiant qui implique, pour l'être parlant, cette perte de jouissance, du fait qu'il est sexué, du fait du réel du sexe. Le retour de jouissance dans le corps conditionne le symptôme, à quoi la clinique a affaire lorsque le sujet s'en plaint et lui attribue une cause à laquelle il suppose un analyste détenir la solution.

Cette clinique témoigne en effet de l'effort du sujet pour retrouver cette jouissance mythique primordiale, doublé du masquage de la division subjective qui résulte de la frappe du signifiant sur la jouissance.

L'ancrage sur le corps des pulsions partielles met en fonction les orifices du corps et en fait rencontrer diverses occurrences dans la clinique. À partir de la souffrance liée au corps, distinction peut

être établie entre pulsion, fantasme et symptôme. La psychanalyse ne promet pas au sujet l'éradication de la souffrance mais bien plutôt de le conduire sur la voie de sens de ses symptômes. Ce chemin s'effectue par la révélation du désir et de sa cause. La solution du désir, le sens donné aux symptômes et le dénouage « des nœuds de signifiants qui s'y sont trouvés pris » transforment le rapport du sujet à son corps.

Ce que nous rencontrons peut être aussi bien des constructions délirantes incluant le corps, des phénomènes de dépersonnalisation, des phénomènes psychosomatiques, des troubles de conduite alimentaire, des symptômes de conversion ou de pseudo-conversion, des troubles de l'humeur se rapportant au corps, des symptômes sexuels.

Tous ces phénomènes affectent le corps qui peut être pris selon la triade freudienne d'inhibition, symptôme et angoisse, triade revisitée par Lacan dans le séminaire *L'Angoisse*. Il convient dans notre clinique de les ordonner à la structure clinique en jeu pour interroger ce qu'il en est du corps dans ses rapports à la jouissance, à partir de la parole qui divise le sujet de l'inconscient.